

Ça va vite. Lisbonne brûle. Le Français suit la progression de l'incendie depuis ce matin. Il dormait dans sa pension, *Rua do Ouro*. Un ronflement dehors, il a tiré les rideaux. Il aurait dû faire jour, déjà, en plein été, pas ce brouillard gris, presque bleu, le 25 août 1988. À travers le gris bleuté, de l'autre côté de la rue, il a deviné du rouge, du jaune, l'arrière des grands magasins *Grandella*. Les couleurs grimpaient les étages, à toute allure, un vieux magasin, des boiseries, des réserves de tissu, de lingerie, ça va vite.

Il s'est retrouvé dans la rue, l'agitation, les cris, les sirènes. Un vent violent pousse le feu et soulève les hommes. Respirer est devenu une souffrance : souffle coupé, si on fait face au vent du nord ; on se retourne pour chercher l'air, fumée rabattue, on suffoque encore plus.

Le Français est là – il devrait s'en aller – il reste. La pression de la foule le pousse vers l'avant, toujours plus près de la chaleur. Dire qu'il avait décroché un rendez-vous pour dix heures, au café *A Brasileira*, son premier interlocuteur sérieux, au moment où il était prêt à renoncer, à lâcher Lisbonne. Et il a fallu que cet incendie se déclenche. La pagaille la plus complète, *Rua do Carmo* : une rue réservée aux piétons, sans aucun accès de secours ; les camions des *Sapadores de Lisboa* bloqués les uns derrière les autres ; les hommes ne trouvent pas les bouches d'eau. Le feu leur échappe, se propage sous le vent, une rue après l'autre. La *Baixa* est touchée, le *Chiado* avalé. Lisbonne brûle : flammes de six ou sept étages, colonnes de fumée agrégées pour former là-haut un nuage bien gras, plombant le jour, déversant des poussières et des cendres en suspension.

On évacue des pompiers épuisés, intoxiqués par les gaz, poumons brûlés, bronches obstruées. Et puis, un cri collectif, le Français est attiré par cette rumeur plus forte que les sirènes : une victime civile, la première victime retrouvée. C'est pourtant un quartier où presque personne n'habite. Des bureaux à tous les étages, des magasins en bas, oui, mais, sous les toits, c'est peuplé. Tout un monde désargenté, des vieillards surtout, remisés sous les tuiles, des centaines.

On les voit surgir à travers la fumée, d'un seul coup, errant, boitillant tout près des flammes. Ils secouent la tête, hébétés, ils s'arrêtent, anesthésiés par la chaleur. On les appelle, par ici, par ici. Ils n'ont pas l'air de comprendre, on dirait qu'on leur fait peur. La sécurité les recueille, les reconforte. Même ceux dont les immeubles sont intacts reçoivent l'ordre d'évacuation. Vous dormirez à l'abri ce soir. Des bus à votre disposition, des lits de fortune dans les écoles de la ville ou les mairies.

Ils sont deux cents, trois cents, cinq cents, tête basse, séparés des curieux. Ils n'en peuvent plus de la chaleur, du manque de clarté, du vent toujours, qui use les nerfs, pendant qu'on leur redemande leur identité, leur adresse. Les bus ont du mal à se frayer un passage. L'agitation gagne, l'exaspération de l'attente, la peur, où nous emmenez-vous ?

Dans une des files constituées devant les bus, à l'instant où est donné l'ordre d'embarquer, un homme remue les bras, menace de tout casser : Vous n'avez pas le droit de nous chasser de chez nous. Vos écoles, regardez-nous, est-ce qu'on a l'âge d'aller à l'école ? Et pour revenir quand ? Je vous le dis, moi : jamais. Pas de retour, vous pouvez dire adieu à vos meubles. Ils vont tout piller. Ne vous laissez pas faire. Je ne monterai pas dans votre sale bus.

On n'entend plus que lui, le ronflement du brasier semble étouffé. Des bras l'entourent. Un nerveux, malgré ses soixante-dix ans, un forcené, il menace ceux qui l'approchent, le vide autour de lui.

Celui que je devais rencontrer a sans doute le même âge, se dit le Français. Ce serait trop beau, tomber sur lui comme ça... La plupart des évacués sont de la même génération. Pourquoi lui plus qu'un autre ? Celui-là a du cran. Quitte à avoir un rendez-vous, autant que ce soit avec un irréductible.

Si c'est lui, il n'en a plus pour longtemps : il s'est mis la foule à dos, on l'engueule, le genre de fou qui préfère mourir plutôt que de céder. Un trou derrière lui, deux barrières mal accrochées, il les a repérées, il fonce droit sur les immeubles en flammes. Un photographe tend son Canon au-dessus de sa tête, au jugé. Si le vieux meurt lynché ou carbonisé, il sera le dernier à l'avoir vivant sur sa pellicule.

Il a déjà franchi des monticules de pierres, des amas de poutres calcinées. Rappelez-le, allez le chercher, c'est un malade. Il est enveloppé dans une masse de poussière soulevée par le vent, il frôle les flammes. La rue pousse un hurlement. Il va finir en torche vivante. Ses vêtements ont déjà pris feu... Certains le voient fondre sur pied, d'autres le croient tombé à terre, asphyxié par les gaz de combustion. Le photographe règle son téléobjectif : Ce n'est pas lui que vous voyez brûler. Il a traversé la fumée, il est passé au large, déjà de l'autre côté, un sacré bonhomme. Mais qui va le ramener ? On ne peut pas le forcer. Vous verrez, il reviendra dans cinq minutes. Allez, montez dans vos bus, on s'occupe du reste.

Le Français se sent soulevé de l'intérieur, un mélange d'énergie et de panique, l'envie d'y aller à son tour. Rien à perdre. Il avait besoin d'une réponse de Lisbonne et Lisbonne flambe. Alors, là où ça flambe le plus, il a peut-être une chance de trouver sa réponse.

Il se glisse jusqu'à la barrière laissée entrouverte. Un agent de la sécurité s'inquiète. *Tudo bem ? Tudo bem ?* Etre rassurant, *tudo bem*, avoir l'air tout à fait calme. Il baragouine, dans son portugais de Français, qu'il connaît le monsieur, celui qui a forcé le barrage. Il s'offre pour le ramener, une affaire d'un quart d'heure.

Trop dangereux. Des services spécialisés vont s'occuper de lui. Restez en dehors.

Je vous comprends, mais l'amitié, l'amitié ? Naturellement, l'amitié.

Laissez-moi passer sur le côté, là. Avec tout ce monde, ces camions, ces bus, personne n'y verra rien. J'ai mille escudos dans la main droite, prenez-les, deux mille, si vous voulez.

Vingt ans à tout casser, ce garçon de la sécurité, cela se bouscule dans sa tête : Prenez le long du mur, vers la gauche, c'est éteint, mais attention, ça couve. Le Français se retrouve tout de suite dans un bloc d'immeubles déjà effondrés, sauf les façades, cela fume encore derrière. Grisant de se sentir aspiré vers le *Chiado*. Il glisse sur les gravats détremés par les lances d'incendie, embarqué comme dans un entonnoir, irrésistible.

Le seul à avoir remarqué son manège, c'est le photographe. Il a braqué son téléobjectif, les billets changeant de main, le passage des barrières. Cela le

démange. C'est la place d'un photographe, non ? Il devrait être au plus près du foyer, s'il veut fournir un beau sujet. Mais, dans cette rue, cela devient malsain : le gars de la sécurité s'est fait repérer. Passer par en haut, à partir du *Largo do Carmo* ou par la *Calçada do Sacramento*... Ça a l'air tranquille de ce côté-là, pas de malades qui veulent se jeter dans les flammes.

Dites, je pourrais faire dix pas dans la rue ? Pas plus, pour le *Diário de Notícias*... D'ici, je n'ai pas d'angle... dix pas, cela change tout, c'est ça la photo... Le danger ? Allez, vous lirez le journal demain, vous pourrez dire, en voyant les photos, c'est grâce à moi. Dix pas, c'est tout. Parole.

Dix pas, c'est pas vingt, c'est pas cinquante, revenez, vous n'avez pas le droit... C'est bien les journalistes. On dirait que les gens aiment les catastrophes.

C'est au tour d'une femme, à présent, une agitée : Dites, vous n'auriez pas vu ma fille ?

Vous ne croyez pas qu'on a autre chose à faire que de retrouver votre fille ?

Vous l'avez peut-être vue ? Ma fille ?

Eh bien oui, oui, on l'a vue, elle se balade, comme tout le monde, au milieu des immeubles en flammes, là-bas. Marre à la fin.

Elle avance à l'intérieur du périmètre, on va lui prendre le bras, mais un grand en costume bleu interpelle les membres de la sécurité, grandes phrases, ils l'écoutent. Elle profite de leur inattention. Elle est déjà hors de portée.